Document generated on 07/06/2025 9:15 a.m.

Ciel variable

Montréal en 4 heures

Michel Lefebvre

Volume 1, Number 2, 1987

Vent de panique

URI: https://id.erudit.org/iderudit/21973ac

See table of contents

Publisher(s)

Les Éditions VOX POPULI enr.

ISSN

0831-3091 (print)
1923-2322 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Lefebvre, M. (1987). Montréal en 4 heures. *Ciel variable*, *1*(2), 10–12.

Tous droits réservés © Les Éditions VOX POPULI enr., 1987

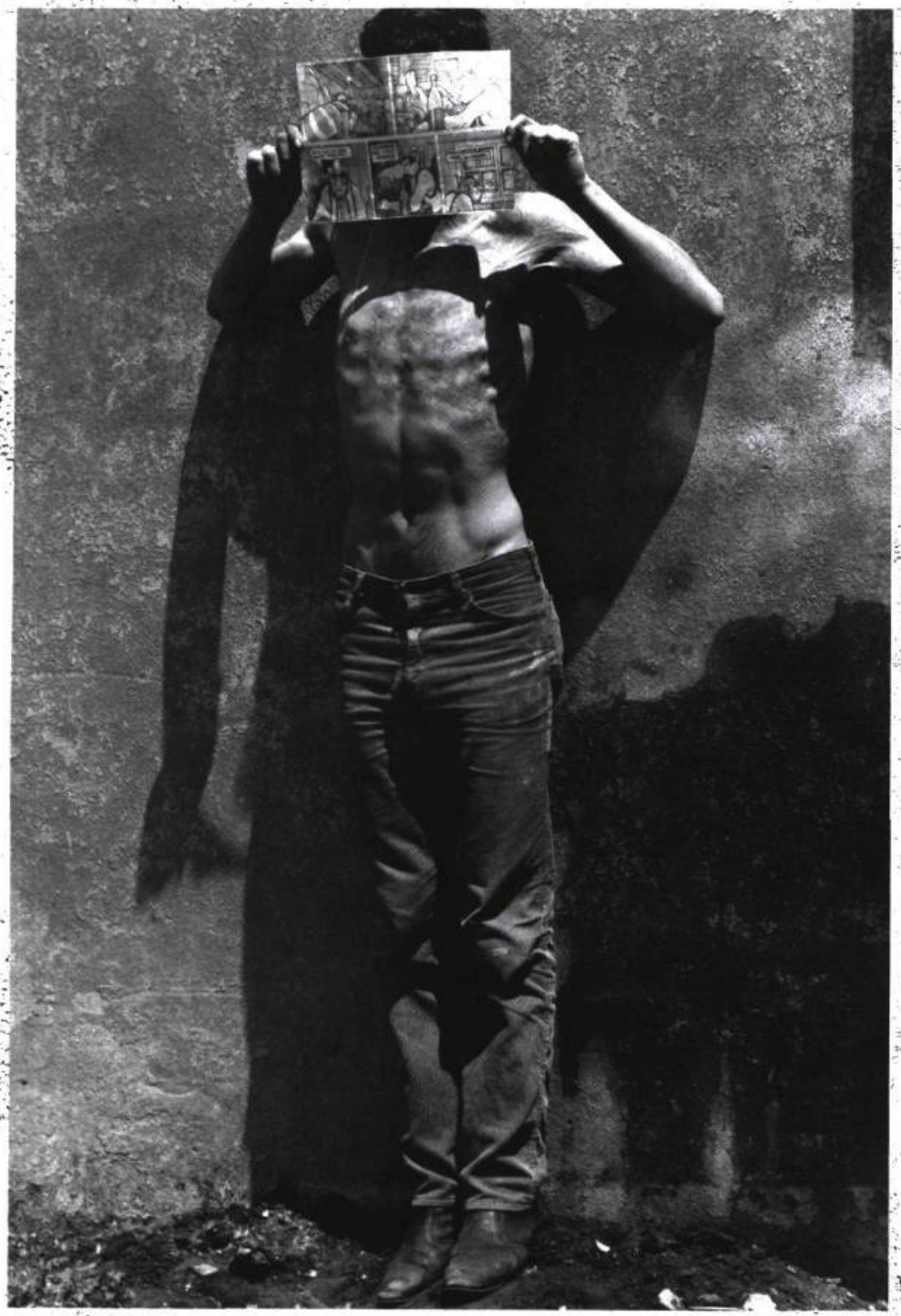
This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/



Germain ANGERS

MONTRÉAL en 4 HEURES

Vous habitez une maison, dans une rue, d'un quartier, d'une ville : Montréal. Vous êtez ignorant totalement, très, un peu ou pas du tout de votre réalité. La curiosité vous habite mais vous n'en faites pas une obsession. Vous découvrez par morceau la cité qui vous abrite. Vous êtes un cas type. On vous a parlé vaguement peut-être à la radio ou dans le journal que des associations organisent des visites guidées dans votre quartier ou ailleurs mais vous en négligez l'importance ou la pertinence ou l'intérêt. Encore là vous êtes un cas type.

Par le biais d'une association défunte, je vais vous relater l'expérience d'une prise en chasse de l'environnement en tant qu'ex-guide animateur. En 1976, des cyclistes de l'Ouest Canadien ont entrepris de traverser le Canada. Des cyclistes de Montréal ont pensé à leur organiser une visite de la ville en bicyclette. De cette idée naquit *Véloville*, un organisme sans but lucratif voué à la recherche historique et à l'interprétation du milieu urbain pour une clientèle de Montréalais ou d'étrangers. Vous avez peut-être deviné que le stade olympique ne figurait pas sur la liste des monuments encensés; votre maison elle, davantage, ainsi que son escalier ou votre corde à linge suspendue dans la ruelle. De projets en projets, florissants à l'époque, la liste des circuits s'élargit. On visite le quartier Saint-Louis, le Plateau Mont-Royal, Hochelaga-Maisonneuve, Centre-Sud, Rosemont, Saint-Henri, le Sault aux Récollets, Saint-Michel, le centre-ville contemporain, et ce en vélo ou à pied. Le programme est impressionnant, la clientèle impressionnée… mais rare. Nous étions mentionnés dans tous les guides gouvernementaux, des fonctionnaires nous appelaient pour vérifier nos coordonnées, des animateurs nous appelaient pour des entrevues à la radio, des articles dans les journaux, on distribuait des feuillets publicitaires dans les lieux publics, on dépensait des fortunes au bureau de poste, bref on existait. Et puis, pour plusieurs raisons, on a liquidé.

Il est une heure P.M. J'entre dans le lobby de l'hôtel. Il fait beau ou mauvais, les touristes sont là, les histoires trottent dans ma tête, je ramasse un groupe et on plonge dans la ville. Je mets en marche mon moulin à paroles pour quatre heures à disserter ou à répondre aux questions qui sont souvent les mêmes. «Pourquoi les voitures n'ont-elles pas de plaques en avant ? Pourquoi on construit partout ? Pardon ?» Nous sommes sur le Plateau Mont-Royal. Maintenant on descend la côte par un petit escalier de bois. «Qu'est-ce que le *Je me souviens* ?» Les gens sortent dans la rue, ils entendent parler d'eux, quelquefois ils viendront compléter, témoigner eux-mêmes de leur condition par leur parler, leur allure ou leur expérience . «Que sont les manufactures devenues ?» Une porte bigarrée de slogans nous invite à un bazar. Je fais le premier pas, le jeune qui nous reçoit vaut plus de quatre mille mots. Tout le monde est gêné, personne n'achète mais l'essentiel est dit. Un petit parc exhibe son dragon aux cinq têtes représentant cinq groupes populaires qui se sont battus pour avoir cet îlot. L'Hôtel de Ville est peint sur une montagne bordée comme une forteresse. Une auto passe, tourne le coin et fait crisser ses pneus. Cela ne manque jamais. C'est aussi l'histoire d'un quartier qui nous entre dans les oreilles . Sur un mur peint de bleu et blanc, des graffitis de FLQ, de BS… l'histoire populaire à côté de la brasserie des hockeyeurs. On met le pied dans la ville souterraine, une suite de corridors, de magasins, de portes et de musiciens qui jouent de la guitare électrique sous la lyre affichée par la Ville. Pourquoi faut-il que les touristes s'imaginent une cité centrale flanquée d'un globe où vivent en extase les citoyens ? On sort à l'Université du Québec, voilà comment on fait le neuf avec le vieux. On passe devant les librairies qui voisinent les *clubs de gogos* pour hommes ou femmes, les tavernes pour hommes seulement, de murales en scandales aux Foufounes Électriques, les touristes ont du mal à choisir entre manger une patate ou un hot-dog. Marché le jour, marcher la nuit, on dévale, on continue. Une porte abandonnée arbore délicieusement son *55¢ with girl,* d'un bord à l'ouest, d'un bord à l'est (en fait c'est le nord), on foule une autoroute qui a mal aux veines; c'est une barrière psychologique au pied du Vieux dans lequel on entre. Oh! mais ce n'est pas si vieux, tout a

déjà tant flambé. Ça sent la chiure de cheval au pied de chics condos, d'entrepôts laissés pour compte, de boutiques pour touristes remplies de plumes, d'assiettes, de mitaines, de pierres à savon, de mocassins, de courtepointes et de chandails *Montréal*. Plus tard, au seuil des tentes et des drapeaux : «... que fait donc cette grosse clôture ? » On a poussé la marche à l'occasion jusqu'à la gare maritime surplombant les remous. Ceci n'est qu'un des passages qu'emprunte le Saint-Laurent. Lorsqu'on lui tourne le dos, c'est la Notre-Dame-du-Bonsecours qui nous salue de toutes ses ampoules. Je n'aurais plus qu'à me taire, qu'à pointer du doigt les inscriptions géantes qu'ont laissées les anciens commerces de la rue de la Commune pour que l'Histoire s'écrive dans l'œil curieux et non encore rassasié de mes visiteurs. Ils m'appartiennent cet après-midi. Je les ramène vers le centre-ville via les décors qu'a déjà filmés Leone. On marche sous le Palais des Congrès comme des piétons condamnés à la surdité. Quelques Chinois s'évertuent à sauvegarder leurs traditions. À l'occasion, des pétarades et des masques de dragon nous arrachent quelques photos comme les aimerait Jean Drapeau. Et là sur cette place de Lagauchetière, on voit par le pare-brise de Guy Favreau et la ruche des Desjardins la Place des Arts au bout de ce corridor aérien. Ils ont faim, ils ont soif, je les entraîne jusqu'à la rue Sainte-Catherine au centre-ville de l'ouest, près du trou béant des arts contemporains. On passe dans l'allée «Galleria», ce petit tunnel peint comme une grotte qui s'ouvre sous la murale de la «vérité». Je leur fait remarquer que ça parle anglais, que la ville est scindée comme on craque une pomme McIntosh. On fait la pause, on se repose, je réponds aux questions dans le ventre des grands magasins. On entre aux Terrasses, encore la ville souterraine, une parade de mode descend les escaliers pour les jeunes affalés. On sort face aux nouveaux palaces de l'avenue McGill, là où bientôt sortiront les banquises pour piétons. «Qu'est-ce que c'est que ce château là-haut ?» C'est la première université à avoir vu le jour à Montréal. On entre en son jardin que sillonnent les écureuils, on note à son air angloïde que celle-ci connaît bien le mécénat.

En route pour l'hôtel par le McGill ghetto et le parc victorien de coopératives sous les yeux amers de La Cité. Un arrêt que je ne manque jamais sur la rue Prince-Arthur, c'est face contre terre, quelques briques de bronze où c'est écrit : «*Sous le pavé la plage*», que foulent tous les jours les gentrificateurs. Des bandes avec sous le bras des sacs bruns font du queue leu leu devant le clown et l'accordéon. Le Carré Saint-Louis devient le plateau que nous sert la fin du parcours, le dernier arrêt. Sur le mur d'une maison qui abrita des gens célèbres, est écrit un poème qui a fait date, une lettre à Jean Drapeau, par Michel Bujold, poète en bâtiment. L'écriture phonétique en a rebuté plus d'un. Chaque fois que je l'ai lu et décortiqué, des curieux sont venus de loin écouter cette histoire qu'il serait cruel de saborder. Et là je vous salue la gorge sèche et passionnée d'une ville qu'on s'approprie.

Michel Lefebvre

Germain ANGERS